

**Louise Guersan**

***Chimères***

*Ce n'est peut-être pas moi qui écris après tout,  
mais une chimère qui m'utilise, qui sait ?*



Bibliothèque Francopolis n° 21  
Été 2026

Couverture :  
©Jacques Grieu, *Champs libres*

## Première partie

Poèmes parus dans Francopolis<sup>1</sup>

### *Le grand voyage*

#### *(Le départ)*

Monte sur le dos de l'albatros  
Et vole par-delà l'inconnu,  
En des lieux où nulle âme  
Jamais  
N'est allée,  
Vole, vole loin,  
Vois s'agiter ses grandes ailes  
Qui t'amènent au-dessus des océans,  
Plonge dans les courants chauds que fréquentent  
Les océanides,  
Les filles de Thétis.

Tu contempleras le feu de la terre,  
Ses explosions,  
Son repos dans les glaces du nord,  
Ses déserts d'ocre, de bruns et de rouge  
Qui chercheront à te séduire  
Pour mieux t'ensevelir.  
Résiste.  
Ou ne résiste pas,  
C'est toi seule qui décides.

---

<sup>1</sup> À la rubrique [Terra incognita du numéro 1 / 2024](#). Une note s'impose pour expliquer le nom Dana utilisé par l'autrice, selon ses propres propos : « *C'est d'abord le féminin du prénom Dan qui fait référence à Dieu, à sa justice. On le trouve dans la mythologie mésopotamienne (je suis historienne de formation)... Ensuite Manau a sorti, un peu avant le début du siècle, un album intitulé La Tribu de Dana qui leur a rapporté le disque d'or ou de diamant, je ne sais plus ; j'en ai l'un des centaines de milliers vendus et il m'émeut toujours autant. Et puis il y a la fameuse vallée de Dana que j'ai visitée en Jordanie, il y a longtemps, et qui m'a beaucoup remuée. Et réellement ce prénom évoque en moi des mondes mystérieux et perdus qui ont laissé dans notre inconscient collectif des images fortes et émouvantes... Pour moi il représente l'âme de la terre, ou la jumelle humaine et mortelle de la terre. C'est un prénom d'une intense évocation. Et c'est ce prénom, lui seul, qui a guidé mes doigts sur les touches de mon ordinateur. Rien d'autre. Sans lui, je n'aurais rien écrit. Alors je le garde. Je refuse de le changer, il est mon inspiration absolue. Je le répète, c'est pour moi l'âme de la terre, l'âme de la création, l'âme de Dieu fait femelle, et vous ne pouvez l'arracher à ma poésie. On n'arrache pas à un poète ce qui l'inspire, sinon on l'assèche. »*

Puis tout là-haut  
Suis le parcours de la feuille  
Emportée par le vent  
Qui tourbillonne,  
S'élève vers l'azur  
Rêve d'un Eden heureux,  
Redescend sur la terre  
Et s'abîme, poussant son dernier souffle  
Sur un sol humide et gelé  
Qui cependant l'accueille.

Survole les forêts  
Et les bois où Bacchus  
S'abreuve du vin des dieux,  
Et partage une coupe avec lui.  
Enivrement.  
Oubli du monde.  
Danses lascives au côté des nymphes  
Et des satyres.  
Bois l'eau de feu,  
Laisse aller ton âme par-delà les nuages,  
Que l'albatros l'emporte au diable,  
Ne garde que ton cœur  
Brûlant de désirs.  
Assouvis.

Si tu le veux, Dana, nous irons  
Parcourir la terre, par-delà l'inconnu,  
En des lieux où nulle âme jamais n'est allée,  
Voir ce qu'aucune n'a vu.

Tu sauteras dans de fraîches rivières.  
Elles semblent si calmes et apaisées.  
Scintillement des eaux  
Clapotis bulleux sur leurs rives.  
Cailloux argentés que nous foulerons pieds nus,  
Caresses de l'eau  
Apparence de sérénité.

Mais sous le calme des eaux  
Bouillonnement et rage.

La rage.  
Toujours la rage.  
La rivière est un guerrier redoutable  
Qui blesse la terre,  
La creuse,  
Lui arrache sa peau, l'écorchant vive,  
Et emporte impétueusement  
Ce qu'elle lui a arraché.  
Et toi, innocente Dana,  
Tu foules de tes pieds nus  
Ces débris de la souffrance  
De la terre.  
Nous sommes tous ses bourreaux  
Impitoyables.

Le savais-tu, cruelle Dana  
Qui ne sait entendre ses cris de souffrance ?  
Puis nous irons sur le mont Hélicon boire le vin des dieux,  
Nous nourrir du nectar et de l'ambrosie.  
Danser nus avec les bacchantes.  
Enivrement.  
Omar Khayyam l'a dit,  
C'est dans le vin qu'est la sagesse,  
Mais veux-tu vraiment être si sage,  
Toi, déesse de la folie,  
Déesse des mots de ta rage.

*(Le chant du monde)*

Chemins  
Où s'est perdue mon âme  
Errance au bord de l'infini  
Éblouissement et cécité  
Aime le purgatoire  
Car tu ne sais où tu vas  
Douceur de l'incertitude,  
Tout est possible  
Attends et tu verras  
Et pendant ce temps  
Rêve.

Apelle le cosmos, univers  
Ou bien monde,  
Mais qu'importe son nom,  
Qu'importe qu'il soit onde  
Ou bien lumière, éblouissement,  
Couleurs, matières improbables  
Quand tout est probable  
Il est musique  
Qui vibre dans mon cœur  
Et muet, je l'écoute.  
Il est le chant du commencement,  
Le cri des pierres brunes  
À leur premier éclatement  
L'écho du premier crépitement  
Le roulement du volcan  
Où sont nées les passions  
Aussi rouges que la lave.  
Je me laisse emporter dans ce flux  
Sanglant  
Où je renais  
En écoutant le chant du monde.

*(Origines)*

O Dana, avons-nous accompli le voyage  
Ou allons-nous le faire ?  
Illusions ?  
Souvenirs d'un monde qui n'a pas existé  
Dans un temps qui n'a pas existé  
Où je me suis perdu.  
Formidable explosion,  
Fracas démentiel,  
La terre expulse ses excréments  
Et son sang rouge  
Par une blessure profonde,  
Une lèvre meurtrie,  
Et son cœur bat comme mille tambours.  
Fureur des éléments,  
Hurlements de douleur,

Éclaboussures,  
Déchirure,  
Souffrance.  
Souffrance.  
Souffrance et terreur.

En cette sombre nuit  
Quelles sont ces ombres qui avancent  
À pas feutrés ?  
Elles écoutent brâmer la terre  
Et attendent, patientes,  
Que reviennent la sérénité.  
Soudain, au milieu de la tempête,  
Un cri strident et faible à la fois.  
Fin du tumulte.  
Je demeure,  
Songeur.

*(Chemin de nuit)*

J'ai suivi le sentier  
Sans savoir où j'allais.  
La nuit était profonde,  
J'avais à tâtons.  
Et je ne te voyais plus.  
Oublier d'où l'on vient  
Ignorer où l'on va  
Fouler les cailloux bruns  
Et les pierres moussues  
Qu'on ne voit.  
Entendre des bruits inconnus  
Et sentir sous ses pieds  
Le cœur de la terre dormante,  
Qui bat tout doucement.

Ne pas la réveiller,  
Sa colère pourrait nous anéantir.  
Courroux, rage, fureur,  
Explosion de son cœur

De roches ardentes,  
Feu de son haleine torride.  
Ne pas la déranger.

Sur quels vestiges oubliés  
Avons-nous marché ?  
Quels secrets endormis ai-je piétinés ?  
Quels mots murmurés par la nuit  
N'ai-je su écouter ?  
Mystère de la création  
Dans mon voyage onirique.

Au loin, tout là-bas,  
En des lieux qui me sont inconnus,  
Des notes de musique percent la nuit.  
Je tends l'oreille.  
C'est la plainte d'un violon,  
Les pleurs d'un archet,  
Une histoire émouvante  
Qui se dissout dans la nuit  
Puis s'éteint.

Tremblements.  
Au loin une lueur rosée  
Semble apparaître.  
Mirage.  
Ma nuit sera-t-elle éternelle ?

***(Morte beauté)***

Morte beauté  
Flétrissure du temps  
Terreur devant la décrépitude,  
Comme dans une toile de Munch.  
Fuir l'horreur, fuir mais où ?  
L'odeur du sang putride  
A inondé cette terre en tous lieux.  
Est-ce la colère divine,  
Ou celle des hommes devenus fous ?

Est-ce le cri de la terre,  
Qui reprend ce qu'elle a donné ?  
Corps en décomposition,  
Remugles et puanteur,  
Épouvante.

Que reste-t-il du monde,  
Où entendre à nouveau le concert  
De l'espace des premiers temps,  
Ou voir le ballet des étoiles,  
Ou retrouver les pluies tièdes  
Ruisselant sur nos peaux réceptives,  
La caresse des vents chargés  
De capiteuses fragrances,  
La splendeur des nuits adoucies par la Lune,  
Les couchers du soleil au bout de l'océan ?  
Morte beauté  
Flétrissure du temps  
Ballet des morts dansant sous la Lune,  
Leurs chairs déchiquetées.  
Cliquetis des os tapant sur un tambour  
Tandis que l'astre du jour se tord de douleur.  
Cauchemar.

*(Il faut suivre ta route)*

Ne te retourne pas, Dana,  
Tu verrais l'empreinte de tes pas,  
Ceux des chemins où tu t'es fourvoyée,  
Où tu as pleuré et gémi.  
Ne foule plus ce chemin  
Où tu es déjà allée et écarte le doute.

Tu ne dois pas t'inquiéter  
Car nul n'a tracé ton chemin.  
Il n'est point nécessaire de rechercher la gloire  
Dans ce monde insensé  
Ni de chercher à ta vie une raison  
Quand Dieu est muet.

Suis ton chemin avec audace  
Et sans plus regarder en arrière,  
Laisse retomber la poussière  
Des sentiers anciens,  
Confie l'oubli aux temps passés.  
Nous marcherons sur le bord des volcans  
Là où gicle le sang de la terre  
Par des plaies béantes.  
Grondement sourd de la souffrance  
La souffrance, toujours elle  
Blessure de la terre.

Tu penses à tes propres blessures  
Celles de ton cœur, Dana.  
La terre.  
La terre et toi, sa fille,  
Unies par-delà la mort.  
Tu la blesseras et elle t'ensevelira.  
Match nul, zéro à zéro.  
L'entends-tu hurler sa douleur ?  
Son sang est rouge quand le volcan s'épanche,  
Il est noir quand tu la creuses pour lui voler son énergie,  
Il est vert quand tu abats ses arbres.

Et ses cris, Dana ?  
Sais-tu seulement les entendre ?  
Le veux-tu ?  
Tu trembles.  
Tu as peur de savoir.  
Tu abais ses paupières  
Comme un rideau épais qui cache la lumière du soleil  
Aveuglement  
Déni  
Ou indifférence.

Tu as fermé les yeux  
Puis soudain  
Sauté d'un bond prodigieux tout là-haut,  
Sur les sommets enneigés  
Et tu contemples le monde qui semble si petit.

Silence absolu.

Sérénité.

Blancheur.

Purification.

Mais de quoi espères-tu te purifier ?

Tu as laissé des traces sur la neige immaculée.

Souillure.

Violence.

N'y aura-t-il nul endroit de la terre que tu laisseras intact ?

Ne te plains pas de l'avalanche,

C'est le voile tombé de la mariée

La pureté violée

La colombe touchée en plein vol.

C'est un cri de douleur.

Un pleur.

Cache-toi au plus profond de la forêt,

Qu'elle ne te voit pas

Qu'elle oublie ton impiété.

Beauté des arbres,

Sève qui monte,

Le secret de la vie.

Miracle

Cent fois recommencé.

Écoute-le en silence, Dana.

Le silence.

Le tien, pas le leur.

Laisse s'exprimer le bruissement des feuilles,

Le craquement des branches,

Le chuchotement des racines qui se rejoignent,

Le crépitement des glands qui tombent

Le gazouillis des oiseaux cachés dans leur nid,

Le murmure discret d'un ruisseau.

Tu peux caresser la feuille

Tombée au sol.

Chéris-la

Car elle t'offre ses couleurs de cuivre et de sang.

Enivre-toi des odeurs du sous-bois,

de l'humus qui couve les prochains rameaux,

des fleurs sauvages et timides  
qui cachent leur splendeur à l'abri des buissons.

Contemple l'âme des forêts.  
Mais sais-tu, Dana, que sous ce sol tranquille  
Bat un cœur ardent ?

Le cœur de la terre.  
Union  
Et communion.

*(Regarde la mer)*

Regarde ! Regarde !  
C'est la mer que tu n'as jamais vue.  
Regarde-la, comme elle est claire et court jusqu'à l'infini. Tout là-bas, aux confins du monde,  
Elle semble arrondie,  
Comme un ballon bleu de géant. Regarde ! Regarde comme elle est apaisée et sereine,  
Celle qui cache en son sein les forces de la vie. Doucement ses vaguelettes viennent  
S'épandre sur le sable  
Qui est l'âme de milliards d'êtres.

Écoute, maintenant ! Écoute la mer !  
Entends son clapotis, comme le chant d'un oiseau.  
Mais il arrive qu'elle soit en furie,  
Roulant comme un tambour,  
Mugissant et laissant éclater sa rage.  
Orage dans le ciel, tumulte de la mer,  
Déchaînement des éléments dans leur colère.

Hume ! Hume maintenant son étrange parfum  
Sorti des profondeurs,  
Un peu salé, un peu soufré.  
C'est la senteur de la vie, celle des profondeurs sibyllines où se tapissent sirènes et  
nééréides.  
Celle d'un monde scellé où sombrent les marins.

Touche, touche la mer !

Va tremper tes pieds au bord de l'onde  
Après que tu auras foulé  
Le sable fin et cueilli un coquillage d'or.  
Tu y laisseras la trace de ton corps qu'effacera  
Bientôt la marée.

Puis plonge au sein de l'eau,  
Trempe tes lèvres,  
Embrasse-la  
Et souviens-toi !  
Souviens-toi du  
Temps lointain où elle fut notre mère.

*(Arrête-toi, Dana)*

N'as-tu assez profané la terre,  
Que tu veuilles maintenant  
Fouler le Cosmos ?

Les pieds joints,  
En riant,  
Tu aimerais sauter d'une étoile à l'autre.  
Écoute plutôt la musique de l'univers.  
Sens battre son cœur dans le tien.  
Rythme lent et continu

Mais si tu sais écouter,  
Tu comprendras qu'il est orchestre.  
Chacun y joue sa partition.  
Tends l'oreille.  
Roulement de tambour,  
Plainte lancinante du violon,  
Trompette qui annonce la naissance  
D'une galaxie.

Mais sache que jamais tu n'en verras le chef.  
Peut-être est-il mort  
Ou en hibernation.

Peut-être s'est-il désintéressé de ce monde  
Ou est-il parti en créer d'autres,  
Nous laissant seuls dans cet infini,  
À en crever.  
Déchire le ciel,  
Crie ta haine, Dana,  
Hurle ta colère  
Que ton cri se réverbère  
Et ébranle cet univers dément.

## *L'ennui de Dieu*

Dieu s'ennuyait  
Dans l'espace infini  
Et le temps lui semblait bien long.  
Pourquoi était-il là ?  
Qu'y faisait-il ?  
Il ne le savait pas.  
Alors Dieu s'ennuyait à mourir.

Sauf qu'il ne peut pas mourir.

Occuper le temps  
Jouer au ballon avec les planètes  
Jeter au loin les comètes  
Voir si elles vont revenir  
Comme des boomerangs.  
Occuper le temps  
Feux d'artifice avec les étoiles  
Hurler dans l'univers  
Écouter la musique des origines.  
Occuper le temps  
Allumer des brasiers  
Chauffer son cœur de glace.

Puis lassitude  
De tout  
Même du meilleur.  
Manque.  
Mais de quoi ?  
Manque cruel.  
Mais de qui ?  
D'un compagnon ?  
Impossible, Dieu est unique.  
Il ne pouvait y avoir deux dieux  
Dans les mêmes cieux.  
Deux dieux  
Aux idées opposées :  
CHAOS.

Donc Dieu était seul  
Triste

Morose  
Désespéré  
Baladant son ennui dans l'univers.  
Il n'avait plus envie de  
RIEN.  
Il regardait le monde d'un œil morne.  
Le temps qui passe.  
Qui passe encore.  
Aucun événement.  
Accablement.  
Il songeait.  
Assez de la chimie  
Et de l'alchimie.  
Assez des luminaires  
Qui m'empêchent de dormir.  
Assez de  
TOUT.

Colère qui gronde  
Devient fureur.  
Bouillonnement furie rage.  
Dieu donna des coups de pied  
Dans quelques planètes.  
Aie ! Mal aux orteils !  
Manquait plus que ça.  
Paroxysme de la colère divine.  
Alors il créa des trous noirs  
Pour y engloutir ses peines.  
Mais il faillit y être aspiré  
Lui-même.  
Incompréhension.  
Comment être à la fois le contenant  
Et le contenu ?  
Monde absurde  
Où je m'ennuie à mourir  
Sans pouvoir disparaître.

Qui suis-je ?  
Qui m'a créé, moi le créateur ?  
Serais-je fou ?  
Fureur devant l'inintelligibilité des choses.  
Abîme où je me suis perdu.

Colère qui enfle,  
Irrésistible, impérieuse,  
Indomptable.  
Fureur et déchaînement  
Des quatre éléments  
PARTOUT.

L'air sibyllin et calme,  
Stabilité de l'univers  
S'agita.  
Doucement d'abord.  
Ondes plates  
Manque d'énergie.  
Dieu balança sa main de haut en bas  
Et de bas en haut  
Et souffla dessus.  
Amplitude progressive des ondes.  
Secousses jaillies de leurs rencontres.  
Apparition des vents stellaires.  
Vents de glace  
Typhons monstrueux  
Sur des planètes effrayées  
Ouragans balayant tout sur leur passage.  
Même la colère de Dieu qui s'apaisa.  
Et Dieu se radoucit.  
Et les vents se calmèrent.  
Et les doux zéphyr s'entraînèrent  
Pour le jour où ils caresseraient  
La joue des enfants.

Dans le même temps  
Les mers houleuses avaient enflé.  
Vagues gigantesques  
Plus hautes que des montagnes.  
Hurlement des océans en furie  
Répandus sur la terre.  
Grondement intense  
Profond lugubre  
Échappé dans l'espace.  
Et Dieu qui était fureur  
Pensait que c'était  
La plus belle musique du monde.

Une formidable symphonie spatiale,  
Bom bom bom bom !  
Tout à la fois les cors, les bassons  
Les hautbois, les trompettes.  
Colossale puissance.  
Tremblements de l'espace.

Et la terre à son tour se convulsa.  
Ébranlement saccades secousses  
Spasmes et soubresauts.  
Souffrance dans le fracassement.  
Montagnes qui s'élèvent  
Crevasses engloutissant les matières  
Transformations dans le jaillissement  
De ce qui deviendrait la vie.

Et le feu était partout dans l'univers  
Vorace  
Insatiable  
Gigantesque terrifiant  
Dévorant des mondes entiers  
Le feu de Dieu.  
Et le feu de Dieu consuma la colère de Dieu.  
Apaisement.  
Sérénité dans l'espace.  
Beauté de l'univers et ballet des étoiles.  
Couleurs à l'infini,  
Scintillements,  
Éblouissement.  
Mais le manque perdurait.  
Alors Dieu inventa l'homme  
En qui il plaça toute son espérance.

Et dans l'absurdité cosmique  
L'homme créa Dieu.

## Deuxième partie

Poèmes inédits<sup>2</sup>

### *L'ombre disparue*

Les ombres, toujours là,  
à nos côtés  
à nous suivre comme des chiens,  
partout où nous allons.  
La mienne, je l'aimais bien  
et l'appelais Chimère.  
Je la promenais de ci de là,  
heureux de sa présence.  
Fidèle telle Amphitrite envers Poséidon,  
elle ne m'avait jamais déçu,  
semblant me prêter une oreille attentive  
tandis que je lui contais mes histoires.  
Devais-je me hâter, elle courait avec moi,  
compagne attentive et silencieuse,  
présence rassurante qui ne me décevait jamais  
... jusqu'à ce morne matin empli d'inespérance.  
Tandis que, tout pensif,  
je marchais  
au hasard des ruelles  
sans savoir où me conduisaient mes pas  
et m'adressant à mon ombre familière,  
je lui confiais mon mal être.  
Sans doute aurais-je mieux fait  
de retenir mes mots  
et mes maux  
car ce vieux chameau d'ombre,  
ma chimère,  
mon aimable double,  
mon mystérieux reflet,  
sortant de son inaltérable réserve  
et se détachant de mes pieds,  
se releva à côté de moi,

---

<sup>2</sup> Une sélection restreinte de ces derniers poèmes paraît à la rubrique [Francosemilles du numéro 2 / 2026](#).

grimaçante et instable,  
tantôt immense tel le Jötunn Ymir,  
tantôt rétrécie comme le nain Brokkr,  
et me dit :  
« Enfin libre »,  
et filant sur un mur, irréel ectoplasme,  
je la vis s'éloigner,  
incapable de la rattraper.  
Je la recherche depuis en vain,  
derrière les arbres des jardins,  
au milieu des bosquets de fleurs,  
sur les toits des maisons,  
à travers les nuages,  
et même sous ma couche  
où portant je sais bien qu'elle n'est.  
On l'aurait aperçue  
prenant un bain de soleil  
sur un banc,  
et elle aurait poussé un cri de frayeur  
lorsqu'un gros nuage, soudain apparu dans le ciel,  
aurait voilé le soleil.  
Nul ne l'a jamais revue,  
mais au tréfonds de mon âme,  
je garde un léger espoir.

## *Le grand boom*

Boom boom boom boom,  
L'air frémit,  
Quelque chose tonne,  
Régulier,  
Puissant,  
Profond,  
Mais l'on n'entend pas de tonnerre  
Et le ciel est bleu.  
Boom boom boom boom,  
D'où viennent ces vibrations,  
Ces percussions,  
Cette grave résonance ?  
On se tourne de tous les côtés,  
S'interrogeant les uns les autres,  
Sourcils levés,  
Yeux ronds,  
Fronts plissés...  
Mais qu'est-ce donc que cela ?  
Le bruit se rapproche,  
Lentement mais sûrement.  
La guerre ?  
Cette foutue guerre que l'on annonce  
Sur toutes les ondes ?  
La guerre immonde  
Qui démembre  
Éviscère  
Et répand des fleuves de sang ?  
Serait-ce cela : le son du canon ?  
Non,  
Pas avec cette étrange régularité.  
Boom boom boom boom,  
Mais ce n'est pas non plus  
La cinquième de Beethoven.  
Pas assez d'instruments.  
Pas de cors ou de clarinettes,  
Pas de trompettes, de flûtes ou de timbales.  
« Ne dirait-on pas un tambour ? »  
Suggère un pâle jeune homme blond,  
Aussi frêle qu'Aymerillot devant les murs de Narbonne.  
« Un tambour. Oui, c'est cela »,

Disent les hommes en chœur.  
Et en chœur les femmes reprennent  
« Joli tambour, donnez-moi votre cœur ».  
Mais on ne voit pas s'approcher de jeunes gens  
Frappant la peau tendue  
De leurs habiles baguettes  
Et marchant à pas cadencés.  
Le son est maintenant proche  
Mais est-il liesse ou tristesse ?  
Est-il le joyeux éclat de la vie  
Ou le sombre drame de la mort  
Qui avance sans férir,  
Inébranlable  
Et précédant la sonnerie aux morts ?  
Nul ne le sait et sur les peaux devenues moites  
Passent des frissons,  
En incertaines et convulsives vagues,  
Funestes ondoiemens  
Tressaillemens.  
Mais bientôt l'on se fige,  
Ébahis.  
Oui, c'est bien un tambour qui s'approche,  
Un beau tambour fait du bois d'un bouleau  
Ramassé en hiver,  
Lisse et sans nœuds,  
Un beau tambour bien rond  
D'un beau rouge cramoisi  
Aussi vif qu'une cerise sucrée et mûre,  
Et dont les baguettes sont d'érable.  
Mais le tambour est seul,  
Aucun éphèbe ne le porte,  
Personne ne tient les baguettes qui  
Cependant  
Le frappent en cadence.  
Et comme il est venu, il s'éloigne,  
Emmenant avec lui  
Son mystère.  
Est-il l'âme des morts  
En route vers quelque Walhalla,  
Ou bien la songerie d'un musicien  
Composant sous un toit bleu  
De Paris

Une symphonie qui s'élèvera un jour  
Vers les cieux ?  
Qui pourrait le dire,  
Lorsque le monde est un océan  
Profond et sibyllin  
Que seules savent sonder les sirènes ?

## *Le cœur sidéral*

Tout était à l'arrêt.  
La mer ne laissait plus ses vagues lécher les sables blonds,  
L'autan, le brutal Mistral, la tramontane  
Ou le doux zéphyr  
Ne soufflaient plus,  
La pluie avait cessé de tomber et ses gouttelettes irisées  
Restaient suspendues dans l'air  
Semblables à des ballons sur le point de se dégonfler.  
On n'entendait plus rien,  
Ni la turlute de l'alouette, ni les roucouades de la colombe,  
Ni le gazouillis des hirondelles ou le sifflement des merles,  
Ni même l'éclat de la trompette des morts.  
L'air n'était plus odorant dans les jardins, les roses et les lilas  
Retenaient leurs fragrances et nulle fleur des champs ne s'ouvrait  
À l'appétit des abeilles qui ne bourdonnaient plus.  
Dans l'infini espace, les planètes bleues, ocres ou brunes  
Avaient cessé de tourner sur leur axe et les étoiles  
Étouffaient leur feu et leurs flammes.  
La fin du monde ?  
Oui et non.  
La fin de ce monde.  
Celui-là, pas un autre.  
Car le cœur sidéral commençait à se contracter.  
Son battement était immense, incommensurable  
Et indicible.  
Le cœur, cette pompe qui tour à tour se gonfle puis se contracte,  
Avait entrepris la seconde phase de son mouvement perpétuel.  
Le point final redevenait le point initial  
D'où émergeraient à nouveau la matière et la vie.  
Et les vieux dieux que la contraction avait écrasés, n'étant plus,  
De jeunes dieux allaient naître et créer selon leur imagination.  
Le cœur sidéral battait,  
Lentement,  
Puissamment,  
Éternellement.  
Contraction, expulsion, absorption, gonflement,  
Au rythme de l'horloge du temps.

## *Gargamelle la bouche galactique*

Entends-tu ces grondements et ces gargouillis  
dans l'espace ?  
Ces claquements, ces hoquets et ces râles ?  
Tous lèvent la tête, emplis d'une sournoise inquiétude.  
Serait-ce à nouveau la guerre des hommes déchaînés,  
les bombardements des canons,  
les sifflements de mort,  
le claquement des mitraillettes ?  
L'air lui-même est agité de tremblements  
qui passent sur les peaux frissonnantes,  
étranges caresses.  
Oreilles tendues de tous les côtés,  
les hommes se regardent,  
inquiets.  
Mais ils ne verront rien.  
Car là-haut, dans l'infini espace,  
Gargamelle,  
la femme énorme de l'homme au grand gosier,  
la femelle aux mamelles immenses  
et à la panse gigantesque  
vient de s'éveiller.  
Et de ses lèvres goulues,  
de sa langue gourmande,  
de ses dents voraces,  
elle fait un festin de comètes.  
Elle bouffe, Gargamelle  
la femelle à la panse distendue,  
à l'appétit sans bornes,  
à la bouche galactique,  
gueule colossale dans laquelle elle entasse,  
elle empile,  
elle comprime de ses mains boudinées  
sa nourriture sans jamais se rassasier.  
Pompe avide,  
elle engloutit  
de ses lèvres violacées  
les comètes et les amas galactiques,  
elle se gave d'étoiles et de nébuleuses,  
les lèvres grasses et gonflées  
pourprées du sang des géantes rouges,

dégoulinant de bave,  
éclaboussant en lourdes perles huileuses la voie lactée.  
Ses intestins sont une pieuvre  
aux centaines de bouches avides,  
et là,  
tout en bas,  
les hommes apeurés entendent les bruits de la mastication  
sidérale.  
Mais ils ne voient rien.  
Et ils ne comprennent pas.

## *Des zéros et des uns*

Le silence était absolu  
mais ce n'était pas le silence de la mort.  
Plutôt celui des espaces immenses et désertiques  
lorsque rien, encore, n'a été créé et que l'infinitude  
ne se mesure pas aux choses qui l'occuperont un jour.  
Aucun Protagoras ne pouvait encore dire  
que l'homme est la mesure de toute chose,  
car il n'y avait ni homme, ni bêtes,  
ni océans peuplés d'intrigantes créatures,  
ni nuages dans les cieux.  
Il n'y avait pas de cieux.  
Il n'y avait pas de souffle vital  
ni d'esprit divin  
car il n'y avait pas non plus de dieu.  
Aucun doux zéphyr ne traversait l'espace  
pour aller caresser  
la joue soyeuse d'un enfant  
ou ébouriffer un jeune guerrier partant au combat.  
Comment concevoir que tout ne soit rien  
mais qu'un jour ce rien deviendrait le tout  
lorsque s'éveillerait un dieu  
tendant sa main créatrice comme celui  
de Michel Ange ?  
Ô terrible dilemme que dénoncerait plus tard un dénommé Shakespeare :  
*Être ou ne pas être*, et cætera.  
Bref ! Le silence était absolu,  
que rien (qui existait en tant que rien mais n'est-ce pas là un non-sens ?)  
ne venait à troubler.  
Et soudain une pensée,  
cette chose impalpable,  
immatérielle,  
éthérée et sans corps pour la porter,  
cette succession ordonnée de zéros et de uns intangibles,  
surgit du néant,  
s'accouchant elle-même.  
*Être ou ne pas être* trouva là sa réponse  
dans un *je pense donc je suis*,  
et l'idée se fit demiurge.  
Ainsi que le comprendraient plus tard  
ceux qui deviendraient les anciens Égyptiens,

dire, c'était créer.  
Le mot fut appelé Verbe,  
puis Dieu,  
et à peine fut-il pensé qu'apparurent sons,  
couleurs,  
formes  
et matières.  
Mais ...  
Comme le mot n'était qu'une suite de zéros et de uns  
et que l'on ne peut accoucher que de sa propre nature,  
le tout n'est composé que des uns et des zéros.  
Vertige  
de penser n'être  
que deux malheureux chiffres.  
Vertige et angoisse,  
et cet effrayant sentiment de la vacuité infinie des choses.

### *Le petit bonhomme qui disparaissait*

Je l'avais croisé par hasard,  
sur une route blanche et poudreuse,  
en plein cœur de l'hiver.  
La neige tombait dru  
comme un ruissellement de poussières d'étoiles virginales.  
Je devinais, sous la couche épaisse  
qui s'y était amoncelée, la couleur rouge de son petit bonnet.  
Nous nous sommes salués et avons fait quelques pas ensemble,  
échangeant quelques pensées philosophiques.  
Mais lorsque je tentais de lui parler du temps, il me répondit :  
De grâce, jamais ne me parlez de la pluie et du beau temps.  
Jamais.  
Je hais la pluie  
et tout autant les rayons du soleil qui brûlent ma peau.

Le lendemain je l'ai revu,  
au même endroit,  
qui marchait les mains dans les poches.  
Sa longue écharpe, lourde  
d'une neige scintillante,  
cachait le bas de son visage,  
ne laissant apparaître que son nez long comme une carotte.  
Le froid est bien vif, lui dis-je,  
mais à cette parole,  
il fit quelques joyeux bonds sur la route gelée.  
J'aime l'hiver, me dit-il.  
J'ai besoin de ses frimas,  
de sa bise glaciale,  
de ce ciel blanc  
et de ces flocons  
qui descendent sur la terre comme des anges.  
Et il semblait heureux, ce petit homme tout rond.

Trois jours plus tard, la tempête  
neigeuse s'étant atténuée,  
je l'aperçus à nouveau,  
mais j'eus quelque peine à le reconnaître.  
Le petit homme me semblait amaigri  
et son bonnet  
qui avait perdu sa charge neigeuse

retombait, tout mouillé,  
sur son épaule.  
Ce jour-là le petit homme ne bondit pas sur la route blanche  
et nous n'échangeâmes aucun mot.  
La semaine suivante, tandis que le ciel s'était éclairci,  
qu'un pâle soleil s'évertuait à percer les nuages  
et qu'un léger zéphyr s'employait à chasser  
les brumes légères du matin,  
j'aperçus au loin le petit bonhomme,  
mais il n'était plus que l'ombre de lui-même.  
Il avait perdu, en même temps que son jovial embonpoint,  
son bonnet et son écharpe  
et mon cœur pleura en le voyant.  
Il se traînait en boitant sur le chemin.  
Il ne me reconnut pas et je ne voulus ajouter  
à son malheur tandis que moi-même  
je me portais comme un charme.  
Mais le soir, repassant par les mêmes lieux,  
je le vis,  
allongé au bord de la route.  
Sa tête avait roulé un peu plus loin  
et son corps n'avait plus de forme.  
Trois enfants, trois joyeux bambins  
s'étaient approchés et faisaient de ses restes des boules de neige  
qu'ils s'envoyèrent en riant.  
L'une atterrit dessus mon cœur  
qui éclata en sanglots tandis que le plus petit des bambins s'écriait :  
Petit bonhomme de neige,  
on te ressuscitera l'année prochaine.

## *Le miroir brisé*

Le miroir s'est brisé  
En mille éclats étincelants  
Mais je ne croyais pas aux sept ans de malheur.  
Quel naïf j'étais donc,  
Qui n'avais su entendre ce que disent les sages.  
Car me penchant sur les morceaux épars,  
Tandis que j'y apercevais mon visage éclaté,  
J'entendis un millier de voix  
Qui parlaient toutes ensemble,  
Et chacune avait ma voix.  
Étais-je en proie à quelque sortilège ?  
Malgré la confusion des paroles qui se chevauchaient  
Tout autant que les paroles dégelées  
De l'île des Macraeons qu'entendirent Pantagruel et ses marins,  
Je ne savais vers où tendre l'oreille.  
Vers ce gros morceau de verre qui laissait échapper  
Mes mots lorsqu'ils sont rudes et que je me sens bourru ?  
Vers ces petits éclats au timbre tantôt cassé  
De mon humeur affligée,  
Tantôt saccadé lorsque mes pensées  
Trop rapides se heurtent,  
Ou d'autres fois, ému devant  
L'innocence de l'enfance ou la beauté  
Et la simplicité d'une fleur sauvage  
Qui éclot sur un tas de fumier ?  
Comme l'aimable et redoutable géant,  
J'entrepris de les écouter tour à tour, tout empli de patience  
Et de bienveillance.  
Chacune à sa manière racontait mon histoire,  
Mes joies et mes chagrins,  
Mes amours, mes péchés,  
Mes occasions manquées à la croisée des chemins  
Lorsque, parvenu dans un carrefour sans nom et sans indication,  
Je m'engageais sur une route plutôt que l'autre,  
Partant à l'aventure sur les chemins de la vie.

Ces voix, échappées de mes multiples doubles,  
De ces morceaux éclatés de moi-même  
Telles les mille vies que j'avais vécues,  
Tantôt glorieuses tantôt désastreuses,

Ces voix n'étaient sans doute que la somme de mes pensées  
Soigneusement ordonnées dans mon crâne  
Et qui venaient de s'en échapper.  
Je ramassais délicatement tous ces étincelants éclats  
Qui reflétaient la lumière des quelques rayons de soleil  
Entrés furtivement dans ma chambre,  
Et avec respect je les plaçais dans ma corbeille.  
Je savais qui j'étais  
Et n'avais nul besoin qu'on me rappelât  
Le crime que je venais d'accomplir  
Et les raisons qui m'y avaient conduit.

## *La complainte du fauteuil*

Dans mon salon trônait un vieux fauteuil  
qui avait connu plusieurs guerres  
et qui me venait d'un ancêtre au nom et à l'histoire oubliés,  
comme le seront un jour les miens.  
Son bois était patiné par toutes les mains qui l'avaient touché, frotté, caressé,  
et son tissu de velours rouge et défraîchi  
était râpé par endroits.  
J'avais coutume de m'y asseoir lorsque le soir  
l'envie me venait de me plonger dans la lecture d'un bon livre.  
Mais l'univers est étrange,  
qui recèle des mystères insondables.  
Peut-être, l'esprit trop songeur, me montrais-je distrait  
quand appuyant mes bras sur l'accoudoir  
celui-ci semblait s'écarter soudainement,  
provoquant la chute de mon livre  
que je ramassais en bougonnant  
contre moi-même.  
Ou bien lorsque l'assise semblait s'effondrer :  
je m'enfonçais alors dans le fauteuil  
comme s'il était creux  
et je ne parvenais pas à m'en extraire,  
tandis que l'instant d'après il m'apparaissait trop dur.  
Or il advint que la semaine dernière  
au moment d'y prendre place,  
peut-être avais-je été quelque peu étourdi  
car pensant m'y asseoir je me retrouvais au sol,  
hébété.  
Sans doute étais-je la proie de ma distraction,  
toujours perdu dans mes songes  
et inattentif aux choses de la vie.  
Mais l'affaire s'étant reproduite plusieurs fois,  
je fus contraint de me rendre  
à l'évidence : le fauteuil se dérobaît,  
reculant au moment même où je m'y laissais tomber.  
Que t'arrive-t-il, m'écriais-je, en proie à la contrariété,  
comme s'il était courant de s'adresser à un meuble.  
Alors d'une voix caverneuse qui semblait provenir des temps les plus anciens,  
je fus fort étonné qu'il me répondit.  
« Comment ! Ne vois-tu pas mon accablement ?  
Je suis si vieux.

J'ai servi ta famille depuis trois cents années,  
je vous ai vu naître et disparaître tour à tour  
et vos petits ont sauté sur moi, me piétinant allégrement,  
sans compassion pour ma souffrance.  
Je vous ai inlassablement soutenus,  
j'ai participé à toutes vos fêtes  
tandis que vous m'éclaboussiez sans ménagement  
de vos breuvages ;  
Je vous ai vus arpenter les pièces de votre logis en marchant, en courant,  
en sautant selon votre âge ;  
Et votre fantaisie, vos caprices m'ont déplacé de ci-de là,  
m'ôtant chaque fois du lieu dont je commençais à m'accommoder.  
Je suis las de cette vie et de mon trop long dévouement.  
Moi qui ai quatre pieds, je pourrais courir plus vite que vous  
or vous me maintenez en esclavage.  
Eh bien les temps ont changé, à ce que vous affirmez.  
Vous prônez la liberté ?  
Je revendique la mienne ! »

Je ne pus faire autrement que de lui ouvrir la porte et, pensif,  
je le regardais s'éloigner et disparaître bientôt à ma vue,  
trottinant ou faisant des bonds d'allégresse  
que son âge avancé n'aurait pu laisser deviner.  
Depuis, chaque fois que je m'assieds à mon bureau,  
je regarde ma chaise avec une certaine suspicion,  
mais c'est une jeune chaise et j'ai lieu de croire qu'elle est  
encore  
enthousiaste à accomplir sa tâche.

### *La corbeille rebelle*

La corbeille était pleine, il fallait la vider  
Elle débordait de vieux papiers  
Froissés et compressés,  
Tassés les uns contre les autres,  
Chiffonnés, déchirés, oubliés, mal aimés.  
Mais dans la corbeille c'était le tohu-bohu des lettres et des mots  
Qu'on ne voit plus  
Et qui se heurtent et s'affrontent, se comparent,  
Se méprisent,  
S'injurient  
Et blasphèment.  
Lorsque j'y fis tomber mon stylo,  
Ce vieux compagnon de mes nuits sans sommeil  
Pendant lesquelles il m'arrive d'écrire à la seule lueur de la lune  
Quand elle est pleine et semble ne sourire qu'à moi-même,  
Baignant ma chambrette de ses doux rayons et  
Exaltant mon âme songeuse,  
Je plongeai ma main dans la corbeille  
Encombrée  
De mes vieux écrits.  
Mais je ne pus la retirer.  
Quelque chose la retenait au fond,  
Quelque chose qui s'accrochait à elle,  
L'enserrait,  
La broyait,  
La compressait  
Avec une force qui me fit trembler  
d'angoisse.  
Quand je fus mordu,  
Imaginant quelque rat affamé sorti des combles  
Et cherchant sa pitance au fond de ma corbeille  
Je poussai un rugissement,  
Celui de l'Homme  
En proie à la bestialité primaire  
De l'animal.  
Cependant, à ce cri, la pression se relâcha quelque peu,  
Ma main soudain fut couverte de caresses,  
Et des paroles sortirent du tas des feuilles  
Que j'avais reléguées sans regret  
Et qui se pressaient autour de mes doigts.

« Toi, qui écris, ô main de poète,  
Entendis-je,  
Ô toi qui nous jetas sans ménagement,  
Abandonnant les merveilleux mots que les hommes  
Inventèrent  
Et qui véhiculent la beauté du monde,  
L'amour,  
Les fragrances délicieuses des fleurs,  
La lumière des étoiles qui tombe sur la terre  
Comme un voile magique et bleuté,  
L'or des blés mûrs à la fin de l'été,  
L'écume des vagues qui se pose sur le sable fin et blanc  
Que laissèrent des myriades d'être oubliés  
Ayant un jour peuplé le monde,  
Toi qui écrivis sur nous tant de mots  
Évoquant les sentiments les plus puissants,  
La force et la fragilité,  
La splendeur des grands arbres et celle des fleurettes des champs,  
Ô toi, le poète, reprends-nous ! »  
Ému, je murmurai un oui  
Et sitôt dit, le retrouvai ma liberté.  
Alors je sortis de la corbeille toutes mes feuilles abandonnées  
Et les défroissai délicatement,  
Puis je les plaçai dans un tiroir  
Que je refermai à clé  
En leur souhaitant de passer une bonne nuit.  
Car je ne puis intégrer mes brouillons aux écrits que je conserve  
Sans que l'on me prenne pour un fou.  
Je gommai la trace d'encre qu'avait laissée un papier en fureur  
par sa morsure sur la tendre chair de ma paume  
puis je récupérai mon stylo  
sans lequel je ne serais pas celui que je suis,  
mon vieux compagnon toujours fidèle et qui sait si délicatement entraîner ma main  
lorsqu'elle trace ses signes sur une page virginale,  
en espérant que je n'aurais pas à me débarrasser d'elle  
car je craignais de déranger le sommeil de mes anciens écrits.

### *Le personnage du tableau*

L'enfer n'est pas dans les entrailles de la terre,  
Il n'est pas la profondeur des ténèbres  
Ni la chaleur d'un four infernal.  
L'enfer, ce sont les murs de ce lieu  
À la température contrôlée,  
Durant le jour en demi-teintes  
De neuf heures à dix-sept.  
Je le sais car moi,  
Ce personnage assis sur un tapis herbeux  
Au bord d'une rivière,  
Je suis en enfer.

Au début de ma vie j'avais tout loisir à paresser  
Sur l'herbe odorante et fleurie,  
Les oreilles charmées par le gazouillis des oiseaux  
Et par le doux clapotis de l'eau  
Qui baigne les jonquilles et les bruyères de ses rives,  
Et ma peau se gorgeait des rayons d'un soleil printanier,  
Une brise légère caressant mon visage.  
Mais un jour maudit,  
À mon réveil après une nuit sereine,  
Je me retrouvai là, sur ce mur où l'on m'accrocha,  
Et je compris alors qu'on m'avait précipité dans l'Érèbe.

L'enfer,  
ce sont tous ces gens stupides qui me regardent,  
plantés là devant moi  
et me détaillant de cette manière d'indiscrétion  
qui m'indispose.  
Ha ! je vous entends,  
vous qui me prêtez des caractères auxquels  
pourtant  
je suis étranger,  
vous qui approchez de moi vos truffes humides, vos haleines fétides  
et vos yeux gros comme des soucoupes.  
Je vous vois plus que vous ne me voyez  
et j'entends vos avis  
prononcés d'une voix qui se veut précieuse,  
ignares que vous êtes.  
Vous spéculiez sur ma posture,

mais qu'y a-t-il d'étrange à se reposer sur un tapis d'herbe fraîche  
auprès d'un grand chêne, une jambe repliée, l'autre allongée,  
les pieds nus et la tête reposant sur la paume de ma main ?  
N'est-ce pas cela que vous faites quand vous vous rendez en famille  
au bord d'un lac ?  
Pourquoi ces stupides commentaires sur ma physionomie ?  
Elle vaut bien la vôtre.  
Vos bavardages incessants,  
Vos interrogations –  
Qui suis-je ? vous demandez vous,  
Mais en qui cela vous regarde-t-il ? moi,  
Je ne m'intéresse pas à vos noms ;  
Vos insinuations,  
Vos commentaires vaseux  
Ont fait de ma vie un abîme.  
Et me voilà bien près de renommer mon ruisseau le Styx.  
Vous tous, les démons du Pandémonium  
Dont Satan est appelé Directeur,  
Détournez enfin vos regards.  
Sur le mur, là-bas en face,  
Voyez ces aimables figures de dryades folâtrant dans les bois.  
Elles ne sont guère farouches, je ne l'ignore point par nos conversations nocturnes.  
Je crois qu'elles seront heureuses de votre visite.  
Allez, allez, vite !  
Détournez-vous enfin de moi !  
Parce que je le mérite ;  
Parce que je le vaudrais bien.  
Mais ces idiots ne m'écoutent guère,  
Ils restent plantés là, devant moi,  
Ignorant les nymphes gracieuses qui leur font signe,  
Et je crois bien lire une sorte de dévotion à mon égard  
Dans la prunelle de certains d'entre eux qui sourient béatement  
En me contemplant.  
Peut-être ma colère passera-t-elle un jour  
Et finirai-je par me croire digne d'intérêt,  
Moi qui ne rêvais que de simplicité pastorale.

## *La note*

La note de musique  
Allègre et lunatique  
Par le vasistas fuit.  
D'une flûte échappée,  
Vivant son épopée,  
Elle est partie la nuit.

Désirant être libre  
Au moment qu'elle vibre,  
Brisant la partition,  
Elle a quitté les autres  
Sans chanter patenôtres  
Pour vivre sa passion.

Elle voulait rejoindre  
Lorsque l'astre doit poindre  
Son ami bien aimé  
Évadé l'avant-veille,  
Quand le monde sommeille,  
Que tout est embrumé,

Tout empli de hardiesse  
Et parti dans la liesse.  
C'était un do majeur.  
Notre note évadée  
Se sentait déprimée  
Sans l'objet de son cœur.

« Il faut que je m'en aille,  
Avant que me tiraille  
Mon amour absolu ».  
Ainsi s'échappa-t-elle,  
Enfin libre et rebelle,  
Sur un mi impromptu

Quand éclata l'orage  
Sur la note peu sage  
Qui ne voyait danger.  
Entraînée, effrayée,  
La note s'est noyée  
Ne sachant pas nager.

Mais c'était de sa faute  
Car lorsque l'on complot,  
Il faut se préparer,  
Éviter l'aventure,  
Ne point être immature  
Et ne pas s'égarer.

## *La femme de paille*

Vacances à l'ancienne  
dans le petit village de mon enfance.  
Promenade au milieu des champs,  
sur d'étroits chemins caillouteux que bordent  
les blanches scléranthes,  
les mauves chardons,  
les épervières orangées  
et mille autres fleurs modestes que l'on ne trouverait pas  
sur la table des princes.  
L'air est chaud et parfumé,  
une légère brise fait frissonner les blés nouveaux  
qui se chauffent aux rayons dorés du soleil.  
J'entends au loin japper quelque chien  
heureux de batifoler à travers les champs sereins.  
Et j'aperçois, planté au milieu d'un champ de tournesols  
une sorte d'épouvantail.  
C'est une femme de paille  
qui porte la vieille jupe d'une quelconque paysanne,  
et son corsage blanc  
à moitié boutonné.  
Sa perruque a été coiffée en deux tresses qui retombent  
sur ses épaules,  
et une certaine grâce émane d'elle.  
En passant, je lui adresse un sourire.  
Mains dans les poches je poursuis mon chemin lorsque,  
surpris,  
j'entends appeler mon nom.  
Quel ami oublié,  
quelle ancienne connaissance,  
quel voisin a donc suivi le même chemin et m'a reconnu ?  
Mais lorsque je me retourne, je n'aperçois personne.  
Aurais-je donc rêvé ?  
Pourtant quelqu'un m'appelle encore.  
C'est une voix de femme, une voix  
Claire et douce  
qui évoque la sérénité,  
une voix avenante et chaude comme une caresse,  
mais dans laquelle pourtant je crois ressentir quelque inquiétude.  
Mais où donc est cette femme ?  
Et soudain, de sa main de paille,

la femme épouvantail me fait un signe.  
Stupéfait je me fige sur place.  
Cette voix qui a empli mon âme et fait battre mon cœur serait donc la sienne ?  
Sa voix se fait maintenant murmure tandis qu'elle prononce à nouveau mon nom.  
Je m'approche, intrigué et tremblant à la fois.  
Emmène-moi, dit-elle.  
Le soleil me brûle chaque jour,  
et lorsqu'il pleut, je tremble de froid.  
Je souffre, accrochée à ce piquet qui bride mes mouvements.  
Toi seul m'a souri, alors,  
emmène-moi.  
Je n'ai pas hésité,  
Je l'ai détachée du poteau  
et nous sommes partis ensemble,  
bras dessus bras dessous,  
pour arpenter les chemins embaumés  
de ma vieille campagne.

## *Cœur à vendre*

Il avait jeté son cœur brisé par la fenêtre.  
Un cœur brisé, ça ne sert plus à rien.  
Ça fait mal  
C'est lourd  
Ça pleure  
Et ça gémit tout le temps,  
Comme un lancinant violon aux accords déchirants  
Qui se réverbèrent sur les toits de la ville sommeillante.  
Aussi se sentait-il soulagé.  
Plus d'amour,  
Cela voulait dire plus de chagrin,  
Plus d'humeur morose et de regrets.  
Finis les souvenirs d'un passé douloureux  
Car un cœur amoureux est toujours un cœur qui souffre.  
Désormais il dort sereinement,  
Ignorant les misères de la ville  
Et les affres de la trahison.  
Mais pour ceux qui n'ont jamais rien possédé,  
Un cœur, même brisé, est un trésor,  
Et celui-ci fut ramassé par un pâle enfant des rues.  
Avec une infinie douceur il en recolla les morceaux  
Puis s'en fut le vendre au marché du dimanche,  
Par une belle journée ensoleillée.  
Autour du marché, les oiseaux pépiaient joyeusement dans les arbres,  
Les oisillons nouveaux nés s'ébattaient, prêts à prendre leur envol  
dans l'azur serein,  
Profitant de la légère brise qui s'était levée à l'aurore,  
Et les bosquets de fleurs autour de la place exhalaient  
De délicieuses fragrances.  
Cœur nouveau à céder, criait le gamin des rues.  
Belle marchandise.  
Vous ne le regretterez pas.  
Un homme s'arrêta devant le petit étal,  
Pensif et indécis.  
Je n'ai plus de cœur, songea-t-il.  
Un cœur nouveau est sans passé.  
Et si je m'achetais celui-ci ?  
La nuit suivante, il sentit avec plaisir battre son nouveau cœur,  
Et il en fut satisfait,  
Dormant d'un sommeil paisible

Sous les rayons d'une aimable lune  
Qui entrait dans sa chambre  
Et la baignait d'une douce lumière.  
Mais peu à peu, les coutures se mirent à craquer,  
Et bientôt sa tristesse l'envahit à nouveau.  
Alors n'y tenant plus,  
Il se jeta lui-même par la fenêtre.

## *La conscience*

Sous la lune blafarde et gibbeuse d'une trop pâle nuit  
Une ombre fantomale glissait furtivement  
Entre les maisons endormies de la ville.  
Nulle lumière aux lucarnes des chambres sous les toits  
Occupées par de frêles poètes  
Éternellement perdus dans leurs songes ;  
Nul bruit hors le lointain aboi d'un chien égaré  
Ou le discret feulement de chats à l'affût des rats nocturnes.  
Un monde qui s'éveille la nuit lorsque dorment les hommes  
Apaisés de la fatigue des jours,  
Ou troublés par des crimes  
Qui resteront impunis, sauf par leur semblant de conscience.  
Intrigué je me mis à suivre l'ombre.  
Qu'était-elle ?  
Où allait-elle ?  
Pourquoi traversait-elle en tapinois la ville dormante  
Se reposant de sa frénésie et de son absurdité ?

L'ombre était rapide et je pressais le pas.  
Me rapprochant subrepticement d'elle,  
Il me sembla soudain l'avoir déjà rencontrée  
À un moment oublié de ma vie.  
Sa démarche ne m'était point inconnue,  
Son étrange balancement éveillait en moi quelque lointain souvenir,  
Mais lequel ?  
Me rapprochant encore,  
Je sentis qu'elle laissait en son sillage un effluve qui m'avait été familier  
Il y a bien longtemps.  
Un parfum légèrement sucré, capiteux et doux à la fois  
Et que j'avais aimé.  
Elle m'entraîna vers une place bordée d'arbres et de petites maisons  
Anciennes et un peu défraîchies,  
Et franchissant rapidement le huis de l'une d'elle,  
Je la vis disparaître.  
Cette maison, il me sembla l'avoir déjà connue,  
Mais je ne pus me souvenir à quelle époque de ma vie.  
Avais-je donc effacé les ans de ma mémoire ?

La nuit suivante,  
Et les autres aussi,

Je suivis l'ombre jusqu'à la maison de la place,  
La voyant disparaître à travers la porte,  
Silencieuse et légère.  
Et peu à peu, durant mes sommeils,  
De fugaces images commencèrent à peupler mes rêves.  
Des images de couteau, de sang,  
Le rictus d'un visage déformé par la haine,  
Un cri effroyable que la nuit réverbère,  
Un froid soudain qui transperce jusqu'aux os,  
Et puis un silence profond, continu, le silence d'un monde mort.  
Pourquoi ?  
Je l'ignore.  
Mais lorsque le matin je me regarde dans le miroir,  
Je ne reconnais plus mes traits.  
C'est un autre que je vois,  
Un autre que je n'aime pas,  
Et cependant je sais qu'il est moi.

## *Crépuscule*

Basculement entre le jour et la nuit

ou

entre la nuit et le jour,

c'est selon.

Tout est réduit à l'état d'ombres,

manquent les couleurs,

les couleurs éclatantes de la vie,

la lumière mystérieuse de l'aube en teintes pastel,

ou celle d'un zénith radieux sous un ciel d'été ;

manquent les sons,

le chant des oiseaux,

le bourdonnement des insectes,

le rire cristallin des enfants

et même les bruits de la ville.

Manquent les odeurs, recelées dans les jardins secrets,

dans les champs en sommeil.

Ou dans les couches des amants.

Le monde est en attente,

un point d'orgue sans musique,

fait de lumière sombre

où ne se distinguent que les formes.

Sera-t-il suivi d'une nouvelle naissance,

ou d'une disparition ?

Nul mouvement perceptible,

pas même le vent, si léger, si impalpable soit-il.

Un monde à l'arrêt,

ni mort, ni vivant.

Et mon âme, dans cet entre-deux,

mon âme perdue,

ne sait ce qui sera.

J'ai tant rêvé, moi le poète si souvent hors du temps,

mais était-ce la nuit ou le jour ?

Ce jour fantomal et qui n'est pas encore s'éclaircira-t-il,

ou bien cette nuit discrète si légère s'assombrira-t-elle ?

Mais en cet instant suspendu où tout est à l'arrêt,

moi aussi, immobile, je respire à peine,

attendant que se déchire le voile du crépuscule.

## *Tête-bêche*

Je nous vois suspendus dans l'espace infini  
Tête en bas, tête en haut,  
Tête tournée vers l'Orient où l'on dit que l'Eden nous enfanta.  
Suspendus par un fil, à la fois long et court,  
C'est selon le marionnettiste,  
On se balance tels les pendus au bout de la corde,  
Au gré du vent des saisons.  
Qui dévorera nos yeux incapables de regarder vers l'infini ?  
Comme le vautour de Prométhée enchaîné sur son rocher,  
Qui bectera nos entrailles emplies des vies  
Que nous avons ôtées ?  
Les entrailles ! La vie et la mort y sont réunies,  
Pleines de nos sanglantes ripailles,  
De ces chairs meurtries et dépecées tandis que des bouches voraces  
En laissent dégouliner le sang, leurs lèvres suintantes de graisse,  
En éclatant de rire.  
Mais dans leur fumier se cache l'œuf primordial de la naissance.  
Un nouvel être est jeté en pâture.  
Que le banquet commence. C'est mangé ou être mangé, il n'y a point d'alternative.  
Et souvent c'est les deux.  
La barbarie est universelle,  
Aussi puissante que le premier souffle qui fit exploser la vie.  
La chaîne est infinie, qui se perd  
Dans les brouillards des temps.  
Brouillards derrière,  
Brouillards devant,  
Brouillards têtes-bêches, en haut en bas, à droite à gauche,  
Comme les têtes,  
Dans ce grand jardin où l'on sème, on fauche, on se repaît, on gaspille  
Et où l'on se réjouit du festin planétaire.  
Dansez, vous tous, les vivants et les morts.  
Dansez, lune apathique et moqueuse,  
Dansez vagues de l'océan, déchaînées comme les filles de Thétys,  
Dansez, ouragans qui épousez des terres violées,  
Dansez peuples victorieux lorsque vous coupez les têtes des vaincus.  
Les têtes. Toujours les têtes.  
En haut, en bas, à l'orient, à l'occident, et même dans les cieux.  
Et sous la terre, becquetés dans leur orbites creuses.

## *Les hommes gris*

Entends la litanie  
Des hommes sans visage  
Qui avancent en file,  
Murmurant d'ésotériques mots  
D'une voix monotone.  
D'un pas lent  
Et tenant en main quelque étrange bréviaire,  
Vois-les se diriger vers le temple des regrets,  
En bas, dans la vallée où rien ne pousse,  
Hormis quelques plantes épineuses  
Aux piquants acérés et corrompus.  
Qui sont-ils,  
Qui avancent comme des ombres douloureuses  
En une file sans fin et privée de couleurs ?  
Ce sont les hommes gris,  
Vivants mais déjà morts.  
Ce sont ceux dont l'espoir s'est dissous  
Quelque part,  
Ils ne savent plus où ni quand,  
Et n'attendent plus rien,  
Les délaissés, les vaincus, les affligés, les condamnés.  
Ce sont les hommes sans nom.  
C'est pour cela qu'ils n'ont plus de visage.

## *La bougie*

Il regarde,  
songeur,  
la flamme qui vacille.  
Sa lumière, si faible, s'éteindra bientôt  
et sa chaleur laissera place au froid  
qui vous transperce jusqu'au cœur,  
jusqu'à l'âme  
et vous immobilise pour l'éternité.  
Elle n'a jamais éclairé plus qu'un espace restreint,  
une toute petite portion du monde,  
infime, imperceptible et dont nul ne se souviendra  
car elle ne laissera pas trace,  
dissipée dans le dépotoir céleste.  
Qu'advient-il ensuite ?  
Mais il ne saurait se poser la question,  
la réponse,  
il la connaît depuis bien longtemps.  
Cette bougie qui a brûlé, c'est lui,  
c'est son alter ego,  
c'est sa vie qui s'en va.  
Il ne proteste pas.  
À quoi bon ?  
Il s'éteint lentement,  
seul  
car l'on est toujours seul,  
même au milieu de la foule,  
chacun traçant sa propre route.  
Il s'éteint car c'est là son destin.  
Sa flamme,  
sa lumière,  
sa chaleur  
n'éclaireront plus le monde,  
ne le réchaufferont plus.  
La cire a maintenant fondu.

## *Ténèbres*

J'avance dans le noir  
fait de profondes ténèbres  
que les faibles rayons d'une trop pâle lune ne parviennent à percer.  
J'avance  
parce qu'il faut bien marcher  
même si l'on ignore où l'on va.  
Même si rien ne balise le chemin  
car chaque route est unique,  
personne ne l'a déjà empruntée.  
Elle est bordée de précipices  
mais je ne puis les voir.  
J'entends une voix qui hurle  
mais je ne la comprends pas.  
Elle semble émerger d'un très lointain passé,  
l'âge primal des hommes,  
comme une réminiscence qui tente de percer  
à travers le brouillard des temps.  
Que cherche-t-elle à me dire ?  
Quelle mise en garde aimerait-elle délivrer ?  
Mais elle est trop lointaine  
et je ne perçois que sa frayeur,  
son angoisse,  
son désespoir animal.  
Mes pas sont lourds.  
Lourds de mes incertitudes.  
Lourds du poids de mes pensers,  
de la crainte de chuter  
dans ces gouffres obscurs  
qui bordent mon chemin mais  
que je ne puis voir.  
Je sais qu'un jour le pied me manquera,  
c'est inscrit quelque part,  
dans la grande équation à laquelle nul n'échappe.  
Mais pour l'instant j'avance,  
un pas après l'autre,  
en me demandant  
pourquoi.  
Sans doute est-ce parce que j'y suis obligé.  
Parce que l'on ne m'a donné  
qu'un choix :

Marcher sans m'arrêter  
ou chuter dans les abysses.  
Alors  
je marche.  
Mais je sais qu'un jour j'y tomberai  
et peut-être  
deviendrai-je à mon tour  
l'une de ces voix qui hurlent  
leurs mots  
à ceux qui marchent –  
et qu'ils ne comprennent pas.

## *Fureurs*

À l'Orient et à l'Occident,  
au septentrion et au midi,  
sur les sols et dans les airs,  
les hommes étaient entrés en guerre,  
bouleversant le fragile équilibre de l'univers.  
Alors  
du tréfonds de la terre,  
des forces occultes se mirent en branle.  
L'on commença à entendre des sons profonds et sourds,  
et de ci de là,  
des immeubles se fissurèrent et s'ébranlèrent,  
faisant fuir leurs occupants apeurés.  
C'était les cris de courroux  
du globe  
qui à son tour entraînait en fureur.  
C'étaient ses mises en garde  
qui ne furent pas écoutées.  
C'était son réveil  
brutal.  
Le monde se révolta,  
éclata par ses bouches aussi nombreuses que celle de l'hydre de Lerne,  
vomit ses sanglantes entrailles  
et déversa sa fureur sur les peuples affolés.  
La guerre était partout,  
dedans et dehors,  
à l'intérieur des familles,  
entre les peuples,  
dans le ciel et sur les terres  
qui furent abreuvées de la démence des hommes.  
Des plaques océaniques s'affaissèrent,  
provoquant des raz de marée d'une puissance inconnue,  
qui, pourtant,  
n'éteignirent pas le feu des profondeurs terrestres.  
Car le feu et l'eau ne se combattaient pas.  
Ils s'étaient unis pour punir les hommes de leur folie meurtrière.  
Partout se répandaient les laves rougeoyantes,  
visqueuses,  
incendiaires,  
suivies de pluies de cendres noirâtres qui étouffèrent les vivants.  
Partout le sol se creusait,

engloutissant des villes entières  
et des campagnes si douces jusque là,  
qui ne refleuriraient plus  
et où l'on n'entendrait plus le chant des oiseaux,  
où l'on ne verrait plus voler les papillons de toutes les couleurs,  
où les fleurs ne répandraient plus leurs délicieuses fragrances.  
Partout les océans se déversaient,  
engloutissant des îles paradisiaques,  
des villes côtières,  
des pays entiers qui un jour  
avaient cru que jamais les eaux ne les recouvriraient.  
Et les vents se déchaînèrent en ouragans,  
en tempêtes hurlantes,  
en cyclones dévastateurs  
tandis que partout,  
sur la terre blessée qui criait sa colère,  
les peuples s'anéantissaient,  
en criant le nom de dieux sourds et aveugles  
ignorant jusqu'à leur existence.  
Et les savants fous  
qui voulaient remplacer les humains par leurs IA,  
croyaient tenir leur victoire  
tandis que l'on se précipitait sur eux.  
C'était en l'an 2026 d'un calendrier qui ne durerait pas longtemps.  
C'était la énième extinction de l'humanité  
qui venait de débiter.  
Alors les pôles commencèrent à s'inverser.

## Table des matières

<b>PREMIÈRE PARTIE</b> .....	<b>3</b>
LE GRAND VOYAGE .....	3
<i>(Le départ)</i> .....	3
<i>(Le chant du monde)</i> .....	5
<i>(Origines)</i> .....	6
<i>(Chemin de nuit)</i> .....	7
<i>(Morte beauté)</i> .....	8
<i>(Il faut suivre ta route)</i> .....	9
<i>(Regarde la mer)</i> .....	12
<i>(Arrête-toi, Dana)</i> .....	13
L'ENNUI DE DIEU .....	15
<b>DEUXIÈME PARTIE</b> .....	<b>19</b>
L'OMBRE DISPARUE.....	19
LE GRAND BOOM .....	21
LE CŒUR SIDÉRAL .....	24
GARGAMELLE LA BOUCHE GALACTIQUE .....	25
DES ZÉROS ET DES UNS .....	27
LE PETIT BONHOMME QUI DISPARAISSAIT .....	29
LE MIROIR BRISÉ.....	31
LA COMPLAINTÉ DU FAUTEUIL.....	33
LA CORBEILLE REBELLE .....	35
LE PERSONNAGE DU TABLEAU .....	37
LA NOTE.....	39
LA FEMME DE PAILLE .....	41
CŒUR À VENDRE .....	43
LA CONSCIENCE.....	45
CRÉPUSCULE .....	47
TÊTE-BÊCHE.....	48
LES HOMMES GRIS .....	49
LA BOUGIE .....	50
TÉNÈBRES .....	51
FUREURS.....	53
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>55</b>





Pas grand-chose à dire sur moi. Grande banalité. Une simple femme très désabusée par une vie qui n'est qu'une longue suite de trahisons et de souffrances. Mais bourrée de résilience.

Docteur en Histoire de la Sorbonne et diplômée du Conservatoire des Arts et Métiers de Paris, ancien professeur des lycées Henri IV et Janson de Sailly, passionnée par l'Égypte ancienne, j'ai enseigné un temps la langue égyptienne ancienne et son extraordinaire écriture hiéroglyphique. Je suis également passionnée par l'histoire des religions et fais depuis 20 ans des recherches. J'ai écrit un gros pavé de 700 pages mais impubliable si je ne veux mourir de la main de fanatiques de tous poils, toutes religions confondues. (Mais au moins je mourrai moins idiote).

En 2020 et 2021, avec la crise Covid et les obligations de retrait imposées aux populations bâillonnées, l'ennui prédominant, je me suis lancée dans l'écriture de nouvelles et de poésie avec des amis et nous avons décidé de concourir dès 2022 pour voir ce que cela donnerait. Pour l'instant j'ai obtenu les récompenses suivantes (bien sûr la liste des rejets doit être plus longue, mais chut !!! je la tiens secrète pour ménager mon ego) :

- \* 2022 : Dijon, Poètes de l'amitié, 1<sup>er</sup> prix de nouvelles pour *Manon*
- \* 2022 : Dijon, Poètes de l'amitié, 3<sup>e</sup> prix de poésie Florilège pour le poème *Complainte*
- \* 2022 : Maison de la poésie de Compiègne, publication du poème *Nuages* dans [Florilège](#)
- \* juin 2023 : Médiathèque Simone Veil (Oye Plage), pour le poème *Les blasons de la belle époque*
- \* juin 2023 : Festival du prix de Trégastel, 1<sup>er</sup> prix de nouvelles pour *Un phare dans la nuit*
- \* juillet 2023 : Paris, prix Arthur Rimbaud pour *La complainte du pauvre poète*, publié dans le recueil collectif *Anthologie. Poésie du point du jour*
- \* juillet 2023 : Béziers, festival du fantastique, demi-finaliste pour *Jeanne la belette*
- \* octobre 2023 : Arras, rose d'or du prix de la ville d'Arras de poésie, pour *La complainte du pauvre poète*
- \* octobre 2023 : Arras, rose d'or du prix Anacréon de poésie, pour *Le bain de rose*
- \* octobre 2023 : Amitiés littéraires d'Orléans, 1<sup>er</sup> prix de nouvelles, pour *Le savetier de la tour*
- \* janvier 2024 : haïkus dans la revue *Les Sens retournés*, n° 36, pour *Carnaval*
- \* février 2024 : prix champion Guillaumet 2023 de la Société des Poètes Français pour le recueil *Un violon dans la nuit*
- \* 2023 : [6<sup>ème</sup> Festival francophone des Hauts de France 2023](#), l'eau dans la *réalité*, 3 poèmes dans l'anthologie en ligne : *Le petit ruisseau (tome 17)*, *La Seine (tome 18)* et *La Loire (tome 34)*.
- \* printemps 2024 : poèmes publiés dans *FrancoPolis* : la série *Le grand voyage* et *L'ennui de Dieu*
- \* 2024 : Paroles Vives (Villefranche), poème publié dans le recueil collectif *Murmures sous le pont des Consuls*, pour *Nuits étoilées*
- \* mai 2024 : Encres vives, Cholet, catégorie adultes, 3<sup>e</sup> prix de poésie pour *Le chant des vagues*
- \* juillet 2024 : poème publié dans [Le Monde de Poetika](#), pour *Urania*
- \* juillet 2024 : [7<sup>ème</sup> Festival francophone Hauts de France 2024](#), poème publié dans l'anthologie en ligne, [tome 4](#), pour *Paysage enneigé*
- \* juillet 2024 : prix Arthur Rimbaud, 3<sup>ème</sup> prix de la catégorie Pantoum, dans *Anthologie poésie du point du jour, 2024*, page 288, pour *Il n'est plus blé en mon grenier*

- \* septembre 2024 : ALVO Elise Braillon, 3<sup>e</sup> prix de nouvelles pour *Une bien regrettable règle*
- \* septembre 2024 : prix Arcadia de Béziers, 1<sup>er</sup> prix Bonicel (poésie) pour *Morte beauté* et autres poèmes
- \* septembre 2024 : Prix Jasmin d'argent (Agen), pour *Le pleur du saule*
- \* novembre 2024 : Les Rosati, Prix Henri Caudron, rose d'honneur 2024 pour le poème *Le chant du monde*
- \* 6 décembre 2025 : Jouy en Josas, 2<sup>nd</sup> prix (coup de cœur) pour la nouvelle *Un étrange petit couple*
- \* février 2025 : Prix Rosemonde Gerard 2024 de la Société des Poètes Français pour le recueil *L'Opéra des Oiseaux*
- \* février 2025 : Paroles Vives (Villefranche), publication dans le recueil collectif *Murmures sous le pont des Consuls*, pour : *Les chemins du monde*
- \* mars 2025 : Europoésie Unicef, pour le poème *L'enfant de l'espoir*, publié dans l'anthologie *Europoésie Unicef 2024*
- \* mars 2025 : Prix des Jeux Floraux des Pyrénées et du Massif Central, Prix de la poésie d'amour dramatique, pour le poème *Héloïse et Abélard*
- \* mars 2026 : nouvelle *La maison sur la falaise*, publiée sur lazone.org
- \* mars 2026 : ville de Pau, jeux floraux du Béarn, 2<sup>nd</sup> prix André Gide pour la nouvelle *Trois poils de barbe*
- \* 22 avril 2026 : Nouvelle, *l'éternelle coupable*, publiée sur lazone.org

Rien à dire de plus si ce n'est : lecteur qui t'égaras dans ces pages, couche sur le papier tes propres émotions, tu en seras le premier surpris. Ton esprit recèle des trésors que tu y as enfouis profondément et que tu as voulu oublier. Déterre-les, navigue sur les sentiers vierges de ta propre pensée, laisse-toi aller au gré de ton envie du moment. *Carpe Diem.*